

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 2 Rue Trovart

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



MODES

Laissons à d'autres le plaisir de chanter le printemps et toute sa suite : l'éclosion des bourgeons sous la douce et bienfaisante action du soleil ; les lilas en fleur, les modestes primevères, la joie d'une nature en fête ; nous, nous parlerons seulement, le moins prosaïquement possible, des modes que le printemps fait renaître. Y a-t-il vraiment du nouveau ? nous demandent les élégantes. Jugez vous-mêmes, mesdames ; regardez et comparez ce qui s'est fait avec ce qui se fait.

Êtes-vous contentes, d'abord, des étoffes et ensuite des façons ? Vous n'y trouvez guère de nouveau, et cependant l'aspect de la femme a changé. Elle n'a plus cette tournure d'échassier marchant sur des charbons ardents, cette démarche gênée et un peu sautillante qu'elle devait à l'armature intérieure des jupes. Les caoutchoucs se sont élargis, les attaches desserrées, et la jupe tombe droite en faisant un peu le ballon, mais très légèrement ; on marche non plus sur soi-même, mais en allongeant la jambe ; le mouvement nous est rendu, et nous quittons l'aspect *poupée articulée*. N'est-ce donc pas du nouveau tout cela, et du meilleur et du pratique ? Mais si nous sommes satisfaite de cette modification, nous déplorons le goût singulier qui met à la mode certains animaux fort déplacés à notre avis sur les flots de



Costume en cachemire et faille bleu Rouen. — Costume en surah et satin noir.
Modèles de madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil.

tulle d'une robe de bal ou dans le drapé d'une robe de diner ; renvoyons les uns aux souris, les autres dans les maquis et les forêts, chats et serpents n'ayant rien de particulièrement aimable pour être disposés en garniture. Cependant, comme nous sommes obligée de sacrifier à tous les goûts, une de nos prochaines

gravures coloriées vous montrera comment on pose un petit chat dans le relevé des paniers; vous y verrez aussi une garniture de violettes sur un costume de courses. Ces réunions hippiques et mondaines autorisent certaines excentricités, surtout lorsqu'elles sont portées en voiture. Nous n'abuserons certainement pas de ce genre de toilette, qui ne convient qu'à un très petit nombre de femmes; nous en reproduirons une fois le type, puisqu'il a des amateurs.

La couleur grise est fort goûtée en ce moment; elle prend des tons rosés, violacés, bleutés, verdâtres d'un effet nouveau et joli; elle ne se combine avec aucune autre nuance; tout le costume pareil est d'un ensemble des plus comme il faut; l'en-cas ou l'ombrelle à long manche, couverts de dentelle, avec le bouquet ou la touffe de plumes assortis à celui ou celle du chapeau. La voilette se porte en tulle très finement moucheté de la couleur de la paille et, si la paille est blanche, assortie aux rubans.

Le soleil n'a pas doré de ses rayons la première course de Longchamps, mais la foule n'en était pas moins grande pour cela: les tribunes étaient remplies d'une foule élégante où l'on distinguait les femmes du monde à leur mise comme il faut. Nous avons aperçu les premières toilettes de ville garnies de fleurs naturelles; celle de madame de T., en ottoman prune avec une redingote dont un côté rejeté en revers, revers maintenu par une énorme touffe de coucous; même touffe relevant un jabot de dentelle; d'autres sur le chapeau de paille prune, à haute calotte et à large bord retroussé et maintenu par une touffe de coucous. Celle de madame de P., en surah noir et dentelle avec des branches de lilas piquées dans les coquillés, puis un bouquet à la mariée de village attaché par un nœud en ruban de satin à bouts flottants.

Les gants se portent toujours démesurément longs, et forment ce fouillis de plis sous lequel tous les bras se ressemblent; tant pis pour ceux qui sont jolis; ils n'ont qu'à protester contre cette mode en portant le gant collant et tendu.

Les en-cas ont des manches pouvant rivaliser avec des gourdins; ils donnent une idée de la force du poignet qui peut, pendant des heures, le porter haut sans trembler; de belles et artistiques poignées les terminent; celles en Saxe et en Japon (anciens) sont recherchées. On les sculpte aussi dans le manche même, et elles représentent des têtes d'animaux ou des oiseaux; ceci est affaire de goût. L'ivoire semblerait revenir à la mode pour les ombrelles en dentelle, qui restent grandes; elles se composent de plusieurs rangs couvrant un dessous de soie, et d'un haut volant de dentelle au contour; sur la boule ou le long du manche, sont appliqués les chiffres en argent — chiffres Renaissance.

Faire un choix parmi les façons nouvelles ou modifiées, n'est pas toujours facile; lorsque ces façons, créées par une habile faiseuse, offrent des types charmants, l'hésitation est naturelle; nous engageons, dans ce cas, à prendre l'avis de la couturière, quand la couturière, comme madame Benoît, a le goût pur et comme il faut et l'entente de ce qui convient à la tournure de la femme. Son talent est tout à fait en dehors du courant, et nous ne devons point nous étonner du grand succès que ses costumes et ses robes

obtiennent auprès des élégantes. Elle drape les tuniques avec une grâce toute nouvelle; elle dispose en plastron de grands bouillonnés qui ont une façon vraiment séduisante; elle compose des panneaux joliment garnis de dentelle; elle *poufonne* les jupes avec mesure sans trop ni trop peu de développement, en un mot elle habille la femme on ne peut mieux, fait valoir la taille ou en dissimule les imperfections. Quant au travail, il est soigné; les accessoires et les garnitures choisis, les étoffes belles et de bonne qualité: madame Benoît, qui les fournit, tient à en avoir un choix varié, à la mode, et s'adressant à tous les goûts; comme complément, disons que costumes de ville ou de soirée sont solidement cousus, que plissés ou relevés, draperies ou dentelles sont fixés avec soin.

Pour les jeunes filles, madame Benoît a des formes de redingote et de polonaise qui sont d'une simplicité élégante, des plus comme il faut, et de courtes jaquettes ajustées, d'une tournure dégagée en harmonie avec leur taille élancée. Madame Benoît demeure rue d'Argenteuil, 8, au rez-de-chaussée.

CORALIE L.



TISSUS DE LA COMPAGNIE DES INDES
34, boulevard Haussmann.

On fait des toilettes originales pour les courses, avec le tissu à lions héraldiques; son succès est assuré; les tons fauves éteints sont harmonieux sur des fonds sombres; ce tissu coûte 12 fr. le mètre en 120 centimètres de largeur; les unis assortis au fond, 5 fr. 50. Après cette élégante étoffe, citons pour les costumes courants, le voile de Bombay à carreaux madras, d'une combinaison de couleurs artistique; il coûte 6 fr. 50 en 120 centimètres de largeur. Le Tonking est un voile broché de légers dessins japonais, groupés avec goût; les fonds crème, myrte, marine, sont particulièrement jolis; prix, 7 fr. 50 en 61 centimètres de largeur. Le chintz jaspé est d'une nouveauté réelle et d'une souplesse agréable; prix, 7 fr. le mètre en 120 centimètres de largeur. Il y a encore des fantaisies écossaises fort à la mode et du meilleur goût, que l'on combine avec un taffetas cachemire uni assorti à l'une des couleurs; la collection est très complète. Le surah écossais à dispositions nouvelles est d'une élégance choisie. Les foulards pour costumes d'été méritent une mention particulière. Le surah enluminé, pour costume de jeune fille, coûte 5 fr. 25 le mètre en 60 centimètres de largeur. La Compagnie des Indes envoie franco les échantillons demandés; fantaisies brochées, écossais, tissus unis et le taffetas-cachemire assorti pour combiner une toilette.

.*.*

RELEVÉ-JUPE MARCERON
Rue Auber, 23, et chez tous les grands Merciers.

Cet objet aussi utile que gracieux est d'un usage pratique et d'un mécanisme simple et commode. Il se compose d'une gourmette solide, mais légère, ayant aux deux extrémités un porte-mousqueton, et de trois anneaux; deux se cousent dans le bas de la jupe en regard et le troisième au-dessus, entre les deux du bas; dans celui-ci on suspend le relevé-jupe au moyen du porte-mousqueton; les deux autres anneaux se passent dans le mousqueton inférieur. La jupe ainsi relevée, le bord isolé de la boue ne s'use pas



COSTUMES DE LA SCABIEUSE, 10, RUE DE LA PAIX

au frottement. De toutes les inventions de ce genre, c'est celle qui nous a paru la plus commode et la plus simple. Le relève-jupe se fait bronzé, nickelé, noir, doré ou mordoré; il s'assortit au costume, les couturières en trouveront des boîtes assorties.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Ces deux corsets ont un égal succès auprès des élégantes mondaines et des femmes sérieuses qui ne cherchent pas seulement l'élégance, mais aussi le confortable; d'une

coupe différente, ils réunissent ce que la mode exige pour les façons actuelles. Le corset Anne d'Autriche, par sa coupe cambrée et ses baleines savamment disposées, convient aux toilettes habillées; il amincit la taille, l'allonge et lui donne cette grâce souple si nécessaire à l'élégance de la tournure; les hanches y sont maintenues et à l'aise. La ceinture Régente, d'une autre coupe, convient à toutes les tailles, elle est coquette, de forme gracieuse et dessine la taille on ne peut mieux. Aux personnes trop minces, elle donne un certain développement et efface chez les personnes un peu fortes les hanches et la poitrine.

MADAME BESSONEAU, TAPISSIÈRE A FAÇON
Rue de Charenton, 19 et 21.

Nous avons fait paraître dans différents numéros, des fenêtres drapées de la composition de madame Bessonneau. La facilité que donne madame Bessonneau de fournir l'étoffe a engagé beaucoup de nos lectrices à recourir à son talent pour organiser un appartement, et nous sommes heureuse que les résultats obtenus aient répondu à tout ce que nous avons dit d'élogieux sur le talent et la modicité des prix de cette maison. Pour l'été, madame Bessonneau a des arrangements de tenture et de draperie en analogie avec la saison, d'une élégance simple avec des combinai-

sons d'étoffes d'une nouveauté réelle. Son goût, comme son talent, sont indiscutables. Tous les renseignements sont donnés gratuitement sur plan ou en dessin; on trouve chez elle, dans les meilleures conditions, des modèles pour application, tapisserie, lambrequin, écran, devant de cheminée. Les devis et les renseignements détaillés pour l'installation de villas, maisons de campagne et châteaux sont envoyés par correspondance aux personnes qui habitent la province, et nous ne craignons pas d'affirmer que les personnes qui s'adressent à madame Bessonneau seront très satisfaites de son travail, de son exactitude et de ses prix.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135).

Costume en cachemire et faille bleu rouen. — Jupe en taffetas, couverte de volants dentelés, drapée d'une tunique en cachemire très poudrée. Cette tunique, relevée diagonalement de plis remontants, séparés en deux séries par une bande de faille, même bande au contour, est coupée sur le côté, au bas de la seconde série de plis, par une mignonne draperie plissée qui se perd dans le pouf; tout ce côté, dégagé par la tunique, laisse voir la garniture de volants. Corsage à pointe avec une chemisette froncée en faille et mourant en pointe. Col montant. A la manche ronde draperie en faille.

Costume en surah et dentelle. — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé surmonté d'une garniture ainsi composée: Un plissé fougère séparant des séries de plis couchés, celles-ci échancrées à leur bord inférieur et rehaussées d'une dentelle brodée. Cette garniture est plus haute au côté découvert par la draperie-tablier, qui se relève diagonalement en plis étagés, arrêtés sous le pouf; deux rangs de dentelle au bord. Corsage à pointe; au bord, deux dentelles étagées, une coquillée en jabot de l'encolure à la pointe. A la manche ornement analogue. Motifs de passementerie perlés aux manches et à l'encolure devant.

Costume en taffetas quadrillé gris et gros bleu et veste en velours gros bleu, pour jeune fille. — Sous-jupe en

taffetas, garnie d'un plissé et couverte par une seconde jupe plissée d'un large pli couché et de trois moyens. Une petite tunique montée par des plis plats autour de la taille s'ouvre devant; le bas de cette draperie se ramène de bas en haut et se plisse horizontalement, derrière elle se mêle au pouf. Corsage en velours bleu, ouvert sur une chemisette en taffetas bouffante dans le haut; il se ferme sous la poitrine par quatre pattes étagées, réunies par des boucles. La manche est évidée intérieurement avec une patte fermée sur une sous-manche en dentelle.

Costume en taffetas quadrillé écarlate et grenat avec bouquet chiné rose ancien. Veste en pékin rayures velours et ottoman rose ancien; celle-ci brodée d'un pois en fil d'or. — Jupe en taffetas, les lés de derrière couverts de quatre volants dentelés, montés par de larges plis couchés, avec flots de ruban de velours posés sous le troisième et le quatrième; la garniture du tablier se compose d'un plissé et d'un bouillon répétés deux fois, puis d'une draperie plissée horizontalement. Des paniers s'ouvrent largement et se ramassent de plis maintenus à la ceinture. Veste en velours pékin; les rayures, mises transversalement, forment une petite pointe devant et au dos; sur celle du dos se place un flot de ruban de velours. Col montant; jabot de dentelle, dentelle tombante et nœud à la manche ronde.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4412

Robe de bal en dentelle espagnole blanche avec panier et traîne en brocart ottoman. — Jupe en satin blanc; le tablier et les lés de côté couverts d'une dentelle posée diagonalement et légèrement badinée en volants. Des paniers bouffent sur les hanches, ils sont froncés à la taille et se chiffonnent sur la traîne. Cette traîne se pince sous le pouf et reçoit au bas un plissé en satin blanc. Corsage en satin blanc à longue pointe, au décolleté arrondi, roses piquées deux par deux dans un ruché de dentelle. — Souliers assortis à la traîne, et bas blancs. — Gants blancs. — Dans les cheveux, rose et plume. Des touffes de roses sont jetées sur la dentelle du tablier.

Costume de diner en satin bleu ancien uni et broché de bouquets ponceau, or et crème. — Jupe en taffetas, garnie de deux plissés et d'un bouillonné tombant en satin. Sur ce bouillonné s'ouvrent les créneaux de la seconde jupe qui est en tissu broché. La tunique-écharpe est en satin, elle forme un pouf chiffonné avec longs pans doublés en broché. Corsage à pointe en satin avec un col droit et une manche demi-longue à parement en broché. Collerette et manchette de dentelle. — Bas de soie rouges. — Souliers mordorés. — Gants de Suède. — Dans les cheveux touffe de marguerites ainsi qu'à l'encolure.

PENSÉES

On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

(La Rochefoucauld.)

L'affirmation et l'opiniâtreté sont signes exprès de bêtise.

(Montaigne.)



Falsonor imp. Paris

P. Dufourville

4412

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT-COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffes de M^{lle} VIDAL, 104, r. Richelieu - Ceinture-Régente & Corset Anne d'Autriche de M^{me} de VERTUS, 12, r. tub. cr.
 Eventails de la M^{me} KEES, 23, r. du 4 Septembre - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix.

CHRONIQUE

Le Concours hippique. — Les faux zèbres. — La première communion d'un monstre.



Nous sommes dans la plus belle saison de cette ville d'eaux sans eaux, de cette station balnéaire sans plages, de ce Baden sans roulette, de cette capitale sans cour que l'on appelle Paris. On ne parle plus de meetings, les fabricants de dynamite écoulent facilement leurs produits en Angleterre, les députés sont à peine revenus, les arbres sont presque verts, le Bois est charmant, enfin tout est pour le mieux dans le plus agréable des mondes possible.

Il est certain que, dans aucune capitale de l'Europe, on ne peut trouver un spectacle comparable à celui que donnaient, ces jours passés, les Champs-Élysées à cinq heures et demie du soir, au moment où l'on sortait du Concours hippique. Par les portes gigantesques du Palais de l'Industrie, sous les rayons obliques du soleil encore dans son éclat, une foule choisie parmi les plus parfaites beautés et les plus grandes élégances de l'Europe s'écoulait bruyante, brillante, babillante. Avec leur petit carton à la boutonnière, toutes ces femmes souriantes et fleuries ressemblaient à autant de rosiers portant encore à leur tige l'étiquette attachée par la main du jardinier. Et, parmi les méandres de ce parterre vivant, les fringants cavaliers, les officiers aux uniformes éclatants se glissaient, avec ces petits saluts de la tête mis à la mode par l'exiguïté des appartements actuels où l'espace manquerait pour une révérence dans les règles. C'est ainsi que le piano droit a remplacé le piano à queue et qu'au lévrier de nos grand'mères a succédé le bichon havanais.

Les victorias doublées de drap vert, les coupés capitonés de satin bleu obstruaient l'immense avenue, laissant à peine un passage pour les masses titaniques attelées de trois chevaux qui semblaient dire à cette foule d'heureux du siècle, en parodiant le mot célèbre d'une comédie :

Place aux honnêtes femmes qui vont en omnibus !

Je n'aurais pas un mot à changer à ce que je disais l'année dernière du Concours hippique. C'est exactement la même chose comme programme, comme composition, comme engouement. Pour l'immense majorité des hommes et pour la presque totalité des femmes qu'on voit là, la science hippique se borne à savoir que le cavalier doit être dessus, le cheval dessous, et à rire ou à pousser de petits cris quand cet ordre régulier est brusquement interverti par une chute.

Quant à moi, j'admire qu'un homme du monde affronte un public déterminé d'avance à trouver ridicule l'incident le plus impossible à éviter. L'autre jour un monsieur, en sautant une barrière, perd son chapeau. Mais le couvre-chef, retenu par un cordon déplorable-

ment élastique, se met à exécuter, le long du dos de son propriétaire, les évolutions les plus drôles. Quinze mille personnes ont ri à se tordre et ont trouvé cet infortuné absolument burlesque. S'il avait, dans l'assistance, une mère, une sœur, une fiancée, les pauvres ont dû cruellement souffrir. Pourtant cet homme était peut-être le meilleur cavalier de Paris. Mais combien de spectateurs pouvaient s'en rendre compte ? Sur cent personnes qui vont au cirque, quatre-vingt-quinze n'y vont-elles pas pour les clowns ?

Le monde a repris son petit train-train, mais la chronique la plus affamée ne trouve rien à glaner dans ces réunions modestes dont le compte rendu n'intéresserait que l'amour-propre des maîtresses de maison qui en font les honneurs « avec leur grâce habituelle ».

Comme fêtes, je ne vois guère à citer que celle du 5 avril, au profit d'inondés qui, cette fois du moins, étaient... mieux que Français, puisqu'ils étaient Alsaciens-Lorrains. Je ne doute pas que cette soirée, ou plutôt cette nuit, n'ait procuré des secours abondants à nos pauvres frères, et surtout une forte réclame aux journaux qui ont organisé cette solennité charitable. J'ai trouvé la partie musicale ennuyeuse, et je crois que cette soirée aura un résultat auquel personne ne s'attendait. C'est d'éloigner pour longtemps ou même pour toujours de la scène française le *Mefistofele* de Boito qu'il était devenu à la mode de ne citer qu'en se pâmant. Le quatuor du jardin, le premier fragment de cette œuvre que l'on donnait en dehors des concerts, n'a pas conquis les suffrages du public, malgré son interprétation magistrale. J'avais du reste entendu des dilettanti italiens déclarer sincèrement que l'œuvre du signor Boito ne leur paraissait pas justifier le bruit qui s'est fait autour d'elle, à l'autre bout du tunnel de Mont-Cenis. Et puis il faut bien dire qu'en ce moment nous n'aimons pas beaucoup les Italiens, que nous avons aimés un peu trop jadis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les honneurs de la soirée ont été pour la musique française, représentée par Gounod, et pour la danse espagnole très gracieusement incarnée dans la señora Carmen, avec laquelle mesdemoiselles Mauri, Sangalli et Subra ont dû compter.

Quant au bal, je ne vous en parlerai point, car je n'y suis pas restée, professant pour les cohues et pour les mélanges un goût assez peu prononcé. Une des choses qui m'intéressaient, c'était le zèbre, le zèbre vivant qui était l'un des lots de la tombola. Il était là le pauvre animal ; très mélancolique, très éteint. Comme il semblait regretter les sables de l'Abyssinie ! Émue, je me suis approchée et j'ai caressé son poil zébré de noir. Hélas ! j'ai retiré mon gant couvert d'une couche de peinture. Cet animal était un faux zèbre qui n'avait pas même eu le temps de sécher. O désillusion !

Il y a eu aussi, et il va y avoir plusieurs bals de charité au Grand Hôtel et à l'Hôtel continental. Pour vingt

(La suite à la page 140)

N° 1. Chapeau en paille blanche.

Le bord bouillonné et doublé de velours bleu. Dessus, de belles plumes bleu pâle et une aigrette tombante.

N° 2. Chapeau en paille blanche.

La passe enlevée sur le devant s'aplatit sur les côtés; elle est tendue de velours noir. Un nœud en velours, fixé sur la calotte, domine trois plumes rosées qui rabattent sur le bord de la passe; les brides en velours noir partent de ce nœud.

N° 3. Chapeau en paille bronze.

Sous la passe avancante sont montés trois rangs de



N° 1. Chapeau en paille blanche, orné d'une plume bleue.

dentelle or; et dessus, un bouquet de fleurs et des coques en velours bronze composent une élégante garniture. Brides en velours bronze.

N° 4. Capote en dentelle or la passe



N° 3. Chapeau en paille bronze garni de fleurs.

tendue de velours mordoré.

Devant, chou en velours mordoré et brides assorties.

N° 5. Costume en cheviotte, pour petit garçon de quatre ans et plus.

Culotte ajustée boutonnée de côté, et veste droite ouverte sur un gilet à rayures transversales; col en drap rabattu, parement à la manche. Une poche de poitrine, une autre plus bas. Des ancras brodées sur une manche.

N° 6. Costume en lainage loutre quadrillé, pour enfant de sept ans et au-dessus.

Nickerbroker et blouse boutonnée de côté par des boutons artistiques. Ceinture en lainage et boucle assortie aux boutons.

N° 7. Costume en melton myrte, pour petit garçon de neuf ans et plus.

Culotte ajustée fermée, sous le genou, par trois boutons. La veste boutonnée à l'encolure, s'ouvre sur un gilet en casimir



N° 6. Costume en lainage quadrillé, pour enfant de sept ans et au-dessus.



N° 5. Costume pour petit garçon de quatre ans et plus.

COSTUMES DE PETITS GARÇONS
De M. Joseph Lacroix, 62, boulevard Haussmann.
CHAPEAUX DE MADAME BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier.



N° 7. Costume en melton, pour petit garçon de neuf ans et plus.

chamois; col en velours, poche de poitrine et de côté, dans le bas. Manche légèrement arrondie. Col en toile rabattu et cravate en surah.

N° 8. Costume de dîner en satin



N° 4. Capote en dentelle or.

changeant et surah chiné vert et rose ancien de ton foncé.

Jupe en taffetas garnie de deux plissés en satin; sur le tablier, un grand bouillonné est divisé par des fronces en deux bouillons tombants et inégaux; de chaque côté, panneau en étoffe chinée; les deux bords, rejetés en revers, dans le bas; dans le haut, deux plis donnent au panneau un léger mouvement en arrière. Tunique en satin changeant, formant petit panier plissé et se chiffonnant en pouf. Le corsage à pointe en étoffe chinée est ouvert sur une chemisette montante en gaze. Au contour de la petite basque, deux ruches en satin; la manche épaulée, arrêtée au coude avec une draperie en satin et une dentelle.

N° 9. Costume de soirée en surah bleu pâle et dentelle espagnole blanche.

Sous-jupe en mousseline



N° 2. Chapeau en paille blanche garni de plumes rosées.

garnie en tablier, de plissés en surah et de volants de dentelle alternés. La seconde jupe en surah forme un panneau plissé verticalement, les plis pincés à trente centimètres du bord inférieur par un chou en ruban de satin. Une écharpe en surah bordée de dentelle est drapée en tunique et les pans relevés en pouf. Corsage à pointe; le contour se détache sur une dentelle qui se chiffonne derrière. Au décolleté arrondi, feuillage, touffe de fleurs et petite guirlande tombant sur le haut du bras, sous le jockey très petit qui fait manche. Cette garniture se pose d'un côté seulement.



N° 9. Costume de soirée en surah bleu pâle et dentelle espagnole. Modèle de madame Hubler, 30, rue Clichy.

rances, tout le monde peut aller là et tout le monde y va. Aussi je me demande comment il y a des mères qui y conduisent leurs filles. Le faux monde est comme les faux zèbres. On ne gagne jamais rien à s'y frotter de trop près, et l'on risque d'en rapporter des souvenirs plus ou moins fâcheux. Le mélange des femmes comme il faut et des autres est complet aujourd'hui. Au pesage de Longchamps, la barrière qui, longtemps, les sépara est tombée. Au Concours hippique, elles se coudoient et, avec une grâce charmante, les autres louent à haute voix nos toilettes et nos figures, ce qui n'est, d'ailleurs, qu'une juste réciprocité. Dans les bals de charité, il faudra bien finir par leur faire vis-à-vis, ce qui sera peut-être, après tout, pousser la charité un peu trop loin, car, à force d'avoir peur de leur jeter des pierres, nous aurons l'air de n'être pas sans péchés.

Ah! pauvres Parisiennes! En sommes-nous donc arrivées à ne vouloir plus donner un louis pour les pauvres si nous n'en sommes récompensées, dès ce monde, par une valse ou deux? Ou bien les occasions de danser se font-elles si rares, que nous soyons réduites à danser pour notre argent comme de simples piqueuses de bottines?

Quelles éducations cela prépare, et comme bon nombre de jeunes filles d'aujourd'hui ressemblent peu à ce que nous étions! Et savez-vous bien une chose, mesdemoiselles les émancipées? C'est que nous nous amusons plus que vous, et surtout — cela va bien vous étonner — c'est que nous étions plus amusantes. Mais je m'aperçois que le zèbre m'entraîne un peu loin.

* *

Il n'y a pas de ville au monde où l'on trouve, comme à Paris, les spectacles les plus opposés frappant nos yeux et notre esprit à la même heure, de contrastes saisissants. Tandis que tout un monde élégant et frivole mène largement cette vie de distraction continue et de plaisir à outrance qui, pour tant de femmes, devient une nécessité, des milliers de jeunes filles, dans tous les rangs de la société, ne sont occupées en ce moment que du grand jour dont le souvenir survit à tant d'autres et ne fait jamais pleurer, si ce n'est du regret d'un temps heureux.

J'assistais l'autre jour à la première communion d'une des paroisses les plus riches de Paris. En voyant défiler ces enfants toutes blanches que leurs mères emmenaient, fières et émues, dans des demeures pleines de bonheur et de luxe, je pensais à la dernière cérémonie de ce genre à laquelle il m'avait été donné d'assister.

C'était bien loin d'ici, à l'autre bout du monde, dans la pauvre chapelle de la prison de Saïgon. Il n'y avait qu'une seule communiant, une pauvre fille de dix-sept ans, jolie à la manière de ce pays. Quelques semaines auparavant, je l'avais vu condamner à mort comme complice d'un assassinat épouvantable.

Pauvre malheureuse! pendant que les juges délibéraient sous un hangar ouvert à tous les vents, les gendarmes l'avaient conduite dans une cour tapissée de gazon, et là, assise par terre, elle s'amusa à cueillir des fleurs en baissant sa tête chargée de cheveux noirs admirables, et son cou mince qui me faisait penser aux paroles d'Anne de Boleyn: il ne donnera pas beaucoup de peine au bourreau.

Quand on lui avait traduit la terrible sentence qui m'avait secouée d'un frisson glacial dans cette fournaise de 40 degrés, pas un muscle de son visage n'avait bougé. La mort semble n'être pas la même chose pour ces gens-là que pour nous.

Dans la prison, un missionnaire avait fait une chrétienne de cette enfant coupable, à dix-sept ans, de tous les crimes et de toutes les hontes qui peuvent souiller une créature humaine. Et jamais, ni en Europe ni ailleurs, non, jamais je n'ai entendu une voix pareille. Ce n'était pas une voix de cristal ni une voix d'or; c'était un organe de velours, voilé, grave, à peine saisissable, mais d'une douceur dont il est impossible de donner l'idée.

Je la vois encore, dans ce pauvre sanctuaire, avec son large pantalon de lustrine noire d'où sortaient ses petits pieds nus, avec sa longue blouse de même étoffe, sans ceinture, ses cheveux noirs brillants comme du jais, formant derrière sa tête un large papillon soigneusement disposé. Près du peigne, ainsi qu'elles font aux jours de fête, la néophyte avait piqué une fleur de gardénia, une fleur bien connue là-bas. Et tandis que le prêtre levait la sainte hostie, la pauvre Lé-Thi-Tinh, de sa voix douce comme un soupir, répétait, après la religieuse à genoux à côté d'elle: « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi. »

Je me suis dit alors que le pardon divin est le plus grand de tous les mystères de notre Foi.

Aux colonies, on ne fait pas grâce, et ce jour-là encore, en voyant Lé-Thi-Tinh, rentrée dans sa cellule, manger silencieusement son écuelle de riz, nous nous disions, le missionnaire et moi:

« Combien de repas lui reste-t-il à faire? »

Et le bon père ***, ancien vicaire d'une paroisse de Paris, ajoutait:

« Avouez, madame, que les premières communions à la Madeleine ne vous impressionnent pas autant. »

La pauvre Annamite a eu sa grâce... non sans peine. Deux têtes seulement ont roulé sur le gazon du carrefour de la prison, à l'ombre des mimosas en fleur.

J'espère, mesdemoiselles, — car on me recommande toujours d'être irréprochable dans mes Chroniques — j'espère que ce qui précède ne vous donnera pas envie de faire comme Lé-Thi-Tinh.

CONSTANCE.

Economie Domestique

SAUCE AUX HUITRES ET AUX MOULES

Faites blanchir à l'eau bouillante des huitres ou des moules en y ajoutant leur eau: elles cuisent avec

quelques bouillons; égouttez-les et les mêlez à une sauce avec un jus de citron. Servez sur des poissons grillés ou au court-bouillon.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



MARIE-ANNE donnait ces détails avec une simplicité et une grâce qui leur ôtaient toute apparence de pédantisme.

Yves avait d'abord regardé avec intérêt les ruines très pittoresques qu'il avait sous les yeux, avec leurs murs crevassés où s'accrochaient les ronces et les lianes, et leurs tours démantelées, qui semblaient ne faire qu'une seule masse avec le rocher qui leur servait de base. En entendant les petites explications historiques que Marie-Anne lui donnait avec tant de naturel et de simplicité, il releva la tête d'un air attentif.

« Et les descendants de cette famille n'ont donc jamais pu relever ces nobles ruines ? »

— Hélas ! les guerres civiles les avaient appauvris !

— C'était donc un bien vieux et bien illustre nom, que celui de Portzmoguer, pour que son histoire soit familière aux jeunes Bretonnes ?... Cette famille est-elle éteinte aujourd'hui ? »

La jeune fille le regarda d'un air étonné qu'il ne s'expliqua pas, puis elle se tourna silencieusement vers son frère.

Celui-ci rattachait en ce moment un pied de liseron à l'un des tilleuls abritant le banc rustique.

« On peut, en effet, dit-il avec un sourire, regarder comme éteinte une famille dont le dernier rejeton est un pauvre prêtre... »

Yves tressaillit de surprise, et son regard alla vivement du visage placide de son ami au visage de Marie-Anne, animé, en ce moment, d'une ombre de fierté, tempérée par un sourire.

« Est-il possible !... balbutia-t-il, de plus en plus étonné.

— Ne saviez-vous donc pas notre nom ? demanda curieusement la jeune fille. Alain ne vous a-t-il jamais parlé de sa vieille descendance ?... Le nom patronymique des Portzmoguer est Huel, et mes amies trouvent que nous devrions porter ce nom tout entier... »

— A quoi bon ? dit l'abbé, redressant tranquillement sa grande taille et faisant quelques pas vers le ruisseau. La situation de notre famille est bien déchue depuis le temps dont tu parlais tout à l'heure... La lettre flatteuse que le roi Henri IV fit écrire en 1598 au baron de Portzmoguer, — lettre que, par parenthèse, j'ai conservée comme le plus clair de notre héritage, — n'a pas rétabli la fortune dépensée à lever des troupes pour son service, et les grands guerroyeurs d'autrefois tombèrent bientôt au simple rang de gentilshommes campagnards. Lors de la Révolution, le dernier baron vivait près d'Auray avec ses deux fils. Le cadet, de goûts sauvages et misanthro-

pes, et quelque peu paysan, avait donné dans les idées modernes, et son père et son frère ne le tenaient pas en grande estime. En 1791, le baron et son fils aîné passèrent en Angleterre avec tant d'autres émigrés. L'autre resta en Bretagne et épousa la fille d'un cultivateur aisé du pays. Quand les événements, en lui ouvrant les yeux, lui inspirèrent quelque crainte pour sa sûreté personnelle, il abandonna son nom de Portzmoguer pour garder le simple nom de Huel, et se fit oublier en cultivant le bien de sa femme et de son beau-père. Quant à ce qui restait de la fortune de son père, la nation l'avait confisqué...

— Mais si notre aïeul sembla d'abord approuver les idées nouvelles, il ne tarda pas à les haïr ! s'écria Marie-Anne. Il prit part à la guerre des chouans, eut la gloire de voir ses propriétés confisquées à leur tour, et laissa à son fils, à défaut d'argent, des souvenirs pleins d'honneur...

— Vous êtes une fervente royaliste, fit observer Yves en souriant.

— En ce temps-là, dit le recteur, secouant la tête, quand on combattait la Révolution, ce n'était pas seulement pour le roi : la religion était en cause, et la petite poignée de fidèles qui s'appelaient l'armée royale s'honorait encore du titre de catholique.

— Et que devinrent le père et le frère émigrés ? demanda Yves.

— Ils moururent en exil, et notre aïeul hérita du titre. Mais il s'était accoutumé à son existence obscure, il était devenu plus sauvage et plus misanthrope encore, et, peu soucieux d'un nom qui, pensait-il, s'alliait mal avec la pauvreté, il laissa dormir dans un vieux coffre les parchemins et l'arbre généalogique de la famille, seul héritage qu'il eût recueilli par l'entremise d'un ancien émigré... Son fils unique, mon père, n'essaya point de relever notre vieille race... Il est peut-être, dans l'histoire des familles comme dans celle des individus, des périodes où l'on n'a soif que de repos... Il vécut en cultivateur, se maria deux fois... Mes sœurs et moi sommes nés de son second mariage... Mon père était honoré dans son village ; sans qu'il portât son nom tout entier, on respectait chez lui une antique lignée... Cette vie obscure allait à ses goûts simples ; il a fait du bien, nul rêve d'ambition ne cadrait, dans sa pensée, avec l'instruction qu'il nous faisait donner. Ma mère, la chère pieuse femme ! était simple comme lui, et ni l'un ni l'autre ne songèrent à déplorer que le dernier de leur race ne leur donnât point de rejeton... Ils étaient fiers, plutôt, qu'elle s'éteignit au service du Seigneur », ajouta-t-il simplement, levant ses yeux fervents vers le ciel.

A ce moment, la cloche résonna dans l'air tranquille, et le recteur, se signant, se mit à réciter l'Angelus...

« Restes-tu souper, Yves ? demanda-t-il, lorsque, sa

prière terminée, il eut de nouveau fait le signe de la croix.

— Je suis attendu », répondit à regret le jeune homme.

Il serra la main de son ami et s'inclina devant Marie-Anne.

« J'ai à vous remercier des détails intéressants que je vous dois, dit-il gravement. J'irai à Portzmoguer... Non seulement le site et les ruines m'attirent, mais ce sera pour moi une sorte de pèlerinage au berceau d'une race dont j'aime et vénère les derniers descendants... »

Le ruisseau babillait doucement, charriant toujours des étincelles dorées, et les arbres se balançaient mollement sous la brise qui commençait à s'élever...

Au moment de franchir le seuil du paisible jardin, Yves se retourna pour adresser un dernier salut et un dernier sourire à ses hôtes. Ils formaient un contraste pittoresque, lui avec sa grande taille, elle, petite et mignonne, — lui, pâle, avec l'air ascétique dans sa soutane usée et luisante, elle, fraîche comme le printemps, élégante dans sa simple robe claire...

Jamais elle n'avait paru si charmante à Yves, et il sentit une impression étrange et joyeuse, comme si une barrière tombait soudain entre lui et je ne sais quel but mystérieux, encore voilé à ses regards.

XIV

Le souper d'Yves était servi sur une petite table, près de la fenêtre ouverte.

Il s'assit machinalement et porta sa cuiller à ses lèvres, mais il ne put manger. Il éprouvait un besoin indicible d'être seul, de ne plus sentir un toit au-dessus de sa tête, d'errer dans la campagne et de plonger ses regards dans les profondeurs d'un tranquille horizon.

Il sortit et, traversant le village, s'en alla vers la grève. Des galets et des débris de coquillages parsemaient le chemin creux qui y descendait. Les pierres roulaient devant lui, les coquillages s'écrasaient sous son pied, en poudre impalpable, mais il ne voyait, ne sentait rien; son oreille percevait à peine le murmure solennel des flots dont la grande voix devenait de plus en plus distincte, et ses yeux, même, erraient vaguement sur la vaste étendue d'eau verdâtre qui réfléchissait au loin la pourpre majestueuse du soleil couchant.

La grève était déserte. Il s'assit sur un fragment de rocher et ferma les yeux, afin que rien, pas même ce spectacle plein de recueillement, n'entraînât aucune de ses pensées... Il avait voulu être seul, seul et tranquille pour se retracer la scène de cette soirée, pour analyser son émotion, pour interroger enfin son cœur, ce cœur dans lequel il avait craint de lire jusque-là...

Maintenant il ne pouvait plus se méprendre sur l'attrait dont il subissait l'influence... S'il avait cherché à s'abuser, s'il avait, par égard pour sa mère, essayé de contraindre ses sympathies et d'aimer sa cousine, il savait maintenant que son cœur s'était donné, et il sentait, au battement à la fois calme et joyeux de ce cœur, qu'il avait trouvé le bonheur de sa vie...

Un des obstacles qui, s'il eût osé s'interroger jusque-là, eussent surgi entre lui et Marie-Anne, venait de disparaître tout d'un coup... Madame de la Fresnaye, il le savait, tenait à la naissance autant qu'à la fortune... Marie-Anne restait pauvre; mais n'était-ce pas déjà quelque chose d'être issue d'une race au moins aussi noble et à coup sûr plus brillante que celle des la Fresnaye? S'il se contentait d'un lot modeste, s'il pouvait se passer de luxe et de richesse, n'y avait-il pas une compensation dans cette origine ancienne, subitement révélée?

Yves ressentait, au souvenir de cet incident, de cette découverte étrange, qu'il était non moins étrange de n'avoir pas faite plus tôt, une émotion indéfinissable. Il y voyait une indication providentielle; il lui semblait que Dieu lui désignait ainsi une compagne et le chargeait de relever la descendance de cette race tombée, dont le dernier rejeton mâle sacrifiait jusqu'à son nom par humilité chrétienne... Et bientôt, son esprit s'exaltant, il se plut à se souvenir que c'était dans une église que Marie-Anne s'était, pour la première fois, fait connaître à lui... En l'entendant chanter, ce qu'il y avait de meilleur dans son âme s'était ému, et il avait prié... Oui, c'était providentiel... Cette amitié d'enfance, conservée depuis le collège, n'exercerait pas seulement sur lui une influence heureuse: elle le conduirait au bonheur, — à l'un de ces bonheurs rares et purs, où l'âme trouve son perfectionnement comme le cœur son repos...

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec une sorte de ravissement... La mer s'était couverte de teintes glauques et se soulevait en petites vagues avec un bruit doux et solennel. Au loin le soleil s'était enseveli dans les flots; on eût dit qu'il répandait ses derniers feux en une nappe éblouissante; au ciel, des nuages d'un riche violet flottaient sur un fond de pourpre et d'or. Les ombres du crépuscule envahissaient la grève, le sable fin et blanc se distinguait avec peine de la ligne d'écume qui venait y arrondir ses festons immenses...

Il sembla à Yves qu'il n'avait jamais vu rien de si beau... Il y avait fête dans son cœur; l'écho de cette fête résonnait dans la nature entière, le rayon joyeux qui brillait en lui illuminait tout ce qui l'entourait. Des sources de poésie s'ouvraient dans son âme; mais l'impression qui dominait pour lui tout le reste, et dont le charme lui paraissait aussi nouveau qu'étrange, c'était le sentiment d'une paix profonde, inconnue, d'un repos ineffable, d'une tranquillité merveilleuse... Il n'y avait, dans le rêve entrevu, ni les éblouissements de la fortune, ni les visées ardentes de l'ambition, — pas d'orgueil, pas d'égoïsme, pas de but mondain... Mais il ressentait la joie intense de l'être qui a trouvé sa voie; — il espérait convaincre sa mère, gagner le cœur de Marie-Anne, et... et l'image belle, froide et fière de Clémentine ne vint pas une fois hanter ses visions joyeuses.

A l'heure même où Yves rêvait sur la grève, mademoiselle de la Fresnaye, assise sous la véranda, laissait errer ses regards sur la masse sombre des arbres, au milieu desquels serpentaient les allées blanches du parc. Ses pensées, à elle aussi, étaient bien loin du

site gracieux qui s'étendait devant elle. Elle songeait à l'avenir, et cherchait à deviner ce qu'il lui réservait d'isolement ou de tendresse, de sourires ou de blessures.

Elle s'était longtemps suffi à elle-même. De fortes lectures, des occupations actives, l'exercice d'une surveillance intéressante, la passion du cheval, surtout, avaient fourni à son activité, plutôt physique que morale, l'aliment dont elle avait besoin. Son imagination était calme et froide; elle aimait la campagne d'un attachement tenace, sans enthousiasme, sans grande poésie. Ayant mené une existence solitaire, elle avait beaucoup vécu dans le passé. Les institutions, les idées, les mœurs, les travers de son temps lui inspiraient une sorte de pitié dédaigneuse. Elle était d'autant plus fière de son nom, de sa lignée paternelle, que la mésalliance du comte de la Fresnaye l'avait un peu isolée; lui et sa fille attribuaient à l'orgueil de caste de leurs voisins la froideur relative qu'on leur témoignait, alors que, sans qu'ils s'en doutassent, cette espèce d'éloignement avait une autre cause.

Clémentine avait beaucoup aimé son père, bien qu'ils n'eussent jamais été, l'un envers l'autre, confiants et intimes. Elle reporta toute son affection sur le vieillard dont sa mémoire d'enfant conservait un souvenir attendri. A lui seul elle avait dû jadis les caresses dont son enfance était privée; seul, il lui parlait de la jeune mère qu'elle n'avait pas connue, et dont la mort avait laissé dans le cœur de la jeune fille une lacune irrémédiable.

Mais de jour en jour la santé de son grand-père déclinait. Son intelligence avait des éclipses soudaines, sa mémoire était brisée... Ce n'était plus un appui, et ce fantôme de protection, ce débris de tendresse allait lui manquer, peut-être demain...

Elle arrivait à l'âge où se clôt la jeunesse, où l'âme, bien que dans toute la plénitude de ses facultés, ne se suffit plus parce que ses illusions sont tombées, comme les fleurs tombent au printemps pour faire place aux fruits. La vie ne lui apparaissait plus comme un sentier parfumé et verdoyant: elle y découvrait les plaines arides, les pierres et les ronces. Sa force n'était pas atteinte, mais elle s'effrayait, cependant, à l'idée de faire seule ce voyage toujours fatigant, et toujours plus ou moins douloureux.

Lorsque madame de la Hugonière lui avait parlé de son cousin inconnu, et lui avait montré la possibilité de le voir et de l'étudier sans prendre d'engagements hâtifs, et sous le prétexte très plausible d'une visite d'Yves à un ami d'enfance, ce projet lui avait souri. Si elle devait se marier, quelle alliance pouvait lui être plus agréable? Elle n'échangeait point le nom qu'elle appréciait si haut, et elle effaçait pour ainsi dire la mésalliance de son père.

Yves lui avait plu. A vingt-huit ans, l'imagination ne s'éprend pas à première vue, et, même après plusieurs semaines d'intimité, elle n'éprouvait pour lui aucun sentiment passionné. Mais elle appréciait sa franchise, sa droiture; ses manières lui plaisaient, elle sentait qu'on pouvait faire fond sur son cœur, et enfin, elle aimait en lui la gaieté et l'entrain qu'elle ne possédait pas elle-même, et qui lui révélaient quelque chose de jeune et de joyeux non entrevu jusqu'alors.

Elle était trop fière et trop réservée pour laisser voir

à son cousin ce qu'elle pensait de lui; mais elle était plus aimable que de coutume lorsqu'il venait aux Fresnes, et voyant qu'il y venait souvent, elle s'attachait à cette pensée d'avenir et attendait, sans hâte fiévreuse, mais avec confiance, l'arrivée de madame de la Fresnaye.

« Rien ne sera changé dans ma vie, se disait-elle, seulement, j'aurai une affection de plus... Je ne quitterai rien pour lui, ce sera du bonheur par surcroît... »

Mais ces rêves tranquilles avaient eu, depuis peu, un réveil inattendu. Les visites d'Yves s'étaient soudain ralenties, et si elle avait pu ne pas s'apercevoir de la contrainte qui embarrassait depuis peu les manières de son cousin, madame de Chaubelles était là pour lui faire remarquer avec malice les distractions, les longs silences du jeune homme, et aussi les intervalles capricieux qui séparaient maintenant ses visites aux Fresnes. Elle n'avait pas eu à chercher la cause d'un changement si évident: une voix moqueuse s'était hâtée de murmurer à son oreille le nom de Marie-Anne, et depuis quelques jours Clémentine cherchait à deviner jusqu'à quel point cette jeune fille s'était emparée des pensées de son cousin, tantôt s'indignant en secret, mais plus souvent, il faut le dire, se refusant à croire qu'un de la Fresnaye se mésalliait encore, et cela pour une enfant simple et timide, sans même avoir pour excuse ou pour mobile la richesse et l'ambition. Non, il ne l'épouserait pas, il ne pouvait même pas en avoir l'idée; mais à son insu, peut-être, cette jeune fille lui plaisait... Madame de Chaubelles l'avait dit, et elle était bonne observatrice...

Clémentine se demandait, demi-étonnée, demi-curieuse, quel charme pouvait avoir Marie-Anne. Sa jeunesse?... Mais après?... Chaque fois qu'elle l'avait vue, elle avait en vain essayé de la faire causer un peu. Était-elle insignifiante ou seulement timide?

Comme elle était plongée dans ses pensées, un bruit de roues et un joyeux tintement de grelots retentirent de l'autre côté de la maison. C'était madame de Chaubelles qui revenait d'une excursion. Elle ne tarda pas à rejoindre Clémentine, et laissa tomber sur un siège son élégant chapeau rond.

« Je suis très en retard, dit-elle, jetant un regard sur le parc assombri.

— C'est un peu votre habitude, aussi ne me suis-je pas inquiétée, répliqua Clémentine, essayant de sourire.

— J'aime à croire que vous ne m'avez pas attendue pour souper?

— Non, grand-père ne peut pas manger si tard; mais on va vous servir immédiatement, et...

— Arrêtez, ne vous dérangez pas, j'ai soupé...

— Vous avez fait des visites, et reçu l'hospitalité dans quelque château?

— J'ai trouvé au phare le mail des Kerpont; ils étaient là avec leurs hôtes, — vous savez, ces Provençaux?... Nous avons fait connaissance, et, après une promenade très amusante, on m'a enlevée. »

Clémentine mordit sa lèvre.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



Quatre poignées pour manche d'ombrelles et d'en-cas.

Poignées pour manche d'ombrelles ou d'en-cas.

Tête de lièvre en ivoire sculpté. — Béquille en vieux Saxe. — Poignée en vieux Chine. — Ara en métal oxydé.

Soulier couvert en chevreau verni avec piqure blanche.

L'empaigne est coupée par un travail de grosse ganse qui forme des jours.

Soulier découvert à bout arrondi.

Le contour dentelé et piqué en soie blanche. Nœud en satin.

Soulier en chevreau brillant, talon Louis XV.

Nœud en satin traversé d'une boucle dorée.



Chaussures de la maison Kahn, 61, rue Montorgueil, 61.



Costume en faille et en gaze brochée, garni de dentelle, de madame Bréant-Castel.

Costume en faille et en gaze brochée, garni de dentelle.

Jupe en taffetas garnie de deux plissés séparés par une dentelle brodée de jais; sur le côté une draperie en faille fait pointe; une pointe semblable sort sous cette draperie; les deux sont brodées de rosaces en perles de jais; le corsage, à pointe et en faille, est couvert de la même broderie; col montant, et à la manche une draperie, un plissé et un nœud. Une grande tunique en gaze brochée enveloppe la jupe; relevée sur la hanche, elle découvre la draperie de faille.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4412 et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Redingote, première toilette (gravure n° 4410). — Jaquette, petit garçon, première figure (gravure n° 4410).

DEUXIÈME CÔTÉ

Tunique, quatrième toilette (gravure n° 4410).

Corsage à basque plissée, cinquième toilette (gravure n° 4410). — Robe de baby, quatrième figure (gravure n° 4410 bis).